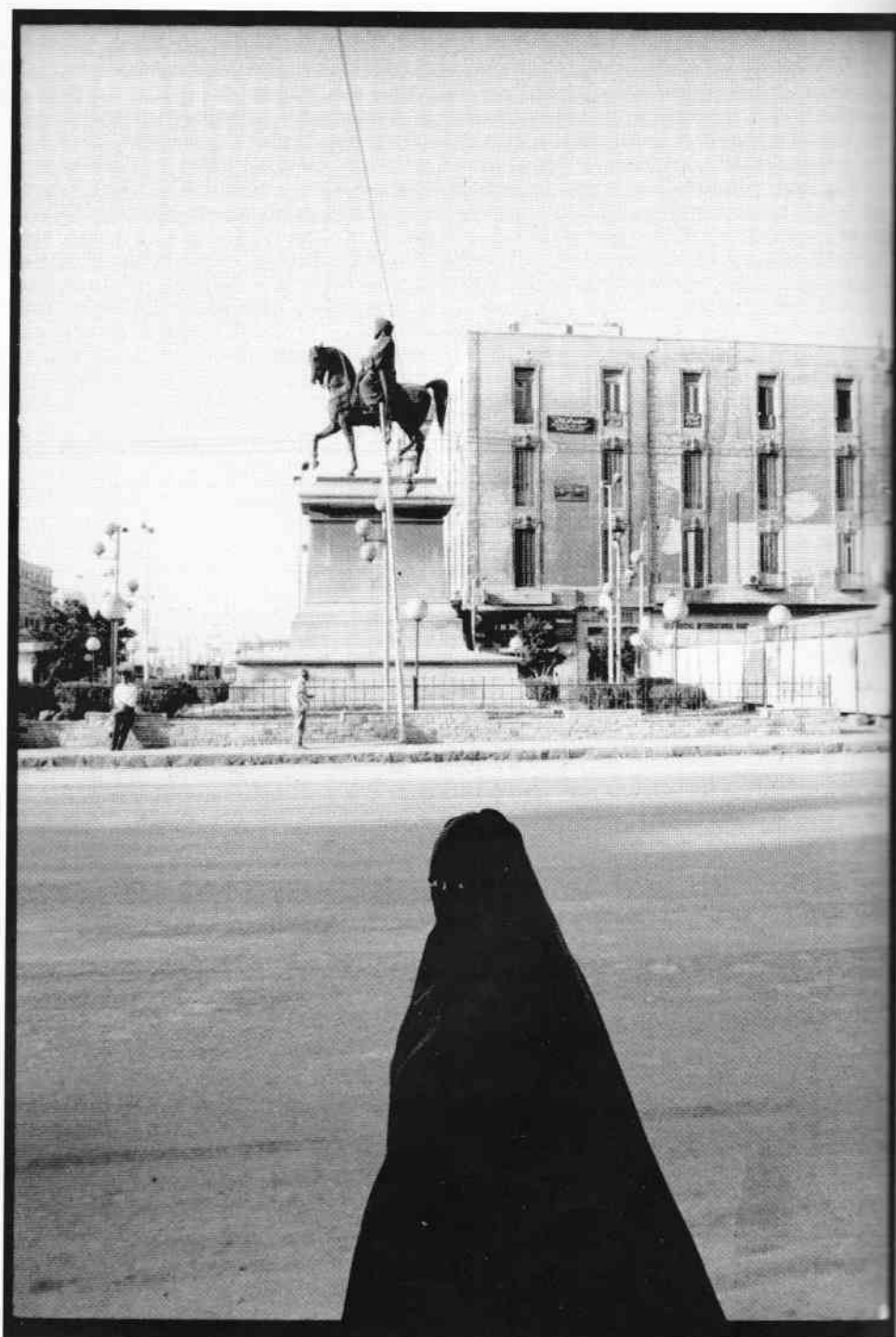


FIGURES DU FÉMININ EN ISLAM

interview d'Houria Abdelouahed
par Jacqueline Caux

L'euphorie du Printemps arabe retombée, que reste-t-il ? Les femmes ! Celles qui, ici et là, sont menacées de devoir se voiler alors qu'elles allaient cheveux au vent, mais celles aussi par lesquelles se feront les vraies et profondes transformations de leur culture. Houria Abdelouahed (qui avait participé à nos dossiers sur les religions monothéistes et sur le voile) analyse, dans un livre qui vient de paraître aux Puf, les *Figures du féminin en Islam* au travers notamment des neuf épouses exemplaires et mythiques du Prophète. Kaoutar Harchi, universitaire et romancière, nous présente d'autres femmes, nos contemporaines celles-ci, femmes écrivains de langue arabe, elles aussi exemplaires dans leur liberté.

À noter : Jacqueline Caux prépare actuellement un film consacré à des chanteuses et musiciennes arabes, *Si je te garde dans mes cheveux*, parmi lesquelles certaines qui ne peuvent pas se produire dans leur pays. Nous y reviendrons le moment venu.



Par rapport au sujet traité dans votre livre, je me pose la question suivante : dans la religion chrétienne, quelque chose autour de l'érotique n'existerait pas puisque le Christ n'a pas eu de femme et que sa mère n'a, a priori, pas connu la jouissance. Cela pourrait expliquer les positions hostiles aux femmes que le monde occidental a su si bien développer au fil de son histoire. Mais dans l'islam, au contraire, le Prophète a eu un nombre impressionnant d'épouses et de concubines, donc, à l'origine, l'érotique y est présent de manière diverse et puissante. Comment se fait-il que cela ait abouti à ce que l'on peut voir encore actuellement, quant à la façon de considérer la femme dans la religion musulmane ?

Ce travail m'a permis de dégager en effet plusieurs figures du féminin : Agar, la mère des Arabes, qui n'est présente que comme figure d'esclave ou de femme puante ; Khadija, l'épouse du prophète, que les hagiographes ont dépouillée de toute sexualité ; Aïcha, décrite comme l'aimée de l'Aimé de Dieu, mais qui se révèle une enfant violente ; Zaïnab, qui bouleversera le destin de la filiation ; l'inconsolable Hind, qui entaille avec cruauté le foie de l'oncle de Muhammad ; Fâtima, qui réclama l'héritage pour retrouver sa place de fille, elle, qui était la mère de son père...

Mais pour tenter de répondre à votre question, disons qu'avant l'avènement de l'Islam, l'Arabie, qui était un carrefour commercial, rassemblaient des juifs, des chrétiens et des polythéistes qui adoraient des déesses. La plus connue d'entre elles était Allat. Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans l'écriture arabe, il n'y a que deux points sur la consonne finale qui différencient Allat de Allah !

On peut dire que la religion de l'Un est passée par un combat contre le féminin. Il est cependant essentiel de préciser la différence entre les versets mecquois et les versets médinois. Les premiers portaient sur la pratique de la nouvelle religion. Tandis que les

seconds s'attachaient davantage à la gestion de la vie dans la cité. Or, c'est à cette époque que Muhammad avait besoin d'alliances masculines pour ses conquêtes religieuses. Et c'est parmi ces versets médinois que l'on trouve celui-ci : « Reléguez-les [les femmes] dans leurs chambres à part et battez-les » (Cor. 4:34), repris par les commentateurs soucieux de trouver une technique pour y ajuster les punitions infligées à la femme.

BATTEZ-LES !

Cela voudrait dire que, d'emblée, la loi qui articule les règles sociales venait faire intrusion dans ce qui aurait dû rester de l'ordre du religieux ?

Il n'y avait pas de séparation entre le religieux et le social et jusqu'à notre modernité, cette séparation fait toujours défaut.

Le verset qui stipule : « battez-les »... indique ce lien insoluble entre le religieux et le social. Je prends à titre d'exemple l'histoire d'Aïcha – la troisième épouse du prophète. Elle a perdu, un jour, son collier sur la route. Avant Freud, Diderot, depuis *les Bijoux indiscrets*, nous a familiarisés avec l'idée que les bijoux ne parlaient que de sexualité. Aïcha, âgée de 12 ans, part à la recherche de son collier. Aïcha est si frêle que l'on ne se rend même pas compte qu'elle n'est plus dans la litière. Et la caravane continue son chemin sans elle. Toute seule, dans l'immensité du désert, elle finit par s'endormir. Un homme la retrouve, et la ramène. Les langues commencent alors à se délier et disent que l'épouse du Prophète aurait eu une relation adultère avec l'homme. Le prophète n'adresse plus la parole à Aïcha pendant un certain nombre de jours et de nuits. Finalement, un verset qui dit que « les femmes mauvaises aux hommes mauvais ; les mauvais aux mauvaises » (Cor. 24:26), va l'innocenter. Ce verset se récite encore aujourd'hui, comme si cette histoire, qui date d'il y a quinze siècles, était toujours la nôtre. Et comme si l'économie d'un couple pouvait être aussi simple.

Pourtant, si ces versets ont si bien résisté au temps, c'est qu'ils doivent reposer sur quelque chose de vraiment profond ?

C'est en effet une énigme ! Comment expliquer ce triomphe du religieux ? Pourtant, je tiens à redire qu'il y a différentes écoles et différents mouvements au sein de l'Islam. Malheureusement, dans les cités des banlieues, les jeunes sont dans l'ignorance de ces textes et de la langue du texte. En ce qui concerne le verset du voile par exemple, il est dit que les croyantes doivent « rabattre leur voile sur leurs *juyûb* » (Cor. 24:31). Or, les *juyûb* sont les fentes. Ça peut être la fente sexuelle, anale, ou la fente entre les seins. Prenez n'importe quelle jeune fille portant le voile et demandez-lui la signification du mot « *juyûb* », elle ne saura pas vous répondre. S'ajoute au sacré qui empêche la pensée, la méconnaissance de la langue. Et c'est ainsi qu'un certain islam se répand aujourd'hui.

Selon vous, l'islam serait une religion dans laquelle il n'y aurait pas eu de meurtre du père. Qu'entendez-vous par là ?

Cette remarque se réfère au livre de Freud *l'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Depuis *Totem et Tabou*, Freud a institué le meurtre du père. Il faut que le père meure pour qu'il devienne le père symbolique. C'est ce meurtre qui fonde la culture. Freud dit que Moïse a été tué par son peuple. Et Jésus lui aussi a été tué, alors que Muhammad était mort de mort naturelle. On n'a pas suffisamment réfléchi sur ce fait. Qu'en est-il de la culpabilité, de la transmission et d'autres questions humaines, psychanalytiques et anthropologiques incontournables ?

Pouvez-vous me parler des neuf femmes de Muhammad, qui, chacune, symbolise une posture féminine spécifique ?

Travailler sur l'islam, c'est rencontrer nécessairement le sexe féminin et les profondeurs effrayantes par-delà la belle surface, selon l'expression de Nietzsche. Mais quand une femme arabe parle de la petite Aïcha, devenue épouse à neuf ans, et des autres, elle ne peut éviter l'affect massif : la révolte et la colère en même temps que l'angoisse parce qu'elle dévie de la ligne tracée par les théologiens. Car toute tentative de pensée en



rupture avec ce qui est prôné devient blasphème. Pourtant, comment vivre sans penser ?

Pour en revenir aux femmes du Prophète, effectivement, elles représentent différentes facettes du féminin. Je ne vais parler que de quelques-unes.

Commençons par Khadija, qui fut la première épouse de Muhammad, la première à avoir cru en lui. Chose aujourd'hui impensable, c'est elle qui a demandé sa main. Khadija était une femme de quarante ans lorsque le Prophète a accepté de l'épouser. Elle a, dit-on, aimé l'homme honnête que l'on appelait « Al-Amīn », « l'homme qui s'acquitte fidèlement de sa tâche », « l'homme qui n'est ni fourbe ni trompeur ». Mais, outre ces qualités, Khadija a été séduite par l'homme beau et sensuel. Naïtront quatre filles et deux garçons : Zaynab, Ruqaiya, Umm Kulthum, Fâtima (Zahrâ), Qâsim et Abdallah. Mais pour la mémoire collective musulmane, Khadija est devenue l'épouse-mère asexuée ou la mère toute dévouée.

Après la mort de Khadija, Muhammad devient l'époux de Sawda, veuve d'un homme qui a combattu pour la nouvelle religion, et le fiancé d'Aïcha (qui avait 6 ans) qui deviendra sa femme à l'âge de 9 ans. Aïcha raconte qu'elle était en train de jouer à la balançoire. Sa mère est venue, l'a coiffée, l'a fait entrer dans la chambre où se trouvait le Prophète en lui disant : « C'est ta famille à présent ». Muhammad l'a prise dans son giron. Aïcha était lettrée. C'était une petite

Un cours de théologie à la faculté islamique des filles, université Al-Azhar, au Caire, en 1969. (Ph. DR)

filles extrêmement curieuse et très vive. On dit que le Prophète aimait beaucoup sa parole acérée et ses réparties, mais aussi la blancheur de sa peau et ses cheveux couleur de feu. C'était une petite rousse. On raconte comment Muhammad l'a façonnée. Il lui a appris les moindres mouvements qui faisaient plaisir à l'homme. Au lieu des quatre nuits habituelles du mariage, il aurait passé une semaine avec elle afin de tout lui apprendre sur le plaisir sexuel. Cette histoire relatée par les historiens mérite plus de considération. Car c'est une rencontre entre la tendresse de l'enfant et la sexualité de l'adulte. Et elle est, à ce titre, *effractive*. La « Mémoire des musulmans » (c'est ainsi qu'on appelait Aïcha) s'avère un « nourrisson savant ».

UNE HISTOIRE QUI PERDURE

Comment se fait-il que des psychanalystes, des anthropologues, des historiens arabes ou occidentaux, qui ont lu Diderot, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Freud et Lacan, qui connaissent par cœur la signification, les figures et les destins du traumatisme, ne soulèvent aucune question sur le vécu psychique et physique de la petite fille face au sexe et à la sexualité de l'adulte ?

En outre, étant « la Mémoire des musulmans », elle devait réciter les versets coraniques, y compris ceux qui la condamnaient à

ne pas se poser de question. N'est-ce pas un clivage, au sens psychanalytique du terme ? Avant sa mort, Khadija avait offert à Muhammad un garçon nommé Zaïd, qui avait été vendu comme esclave. Des années plus tard, sa famille, qui a appris qu'il était en vie, veut le récupérer. Muhammad laisse alors à Zaïd le choix de repartir avec sa famille ou de rester avec lui. Zaïd choisit Muhammad. Et ce dernier a cette parole mémorable : « Vous êtes témoins que Zaïd est mon fils. Il hérite de moi et j'hérite de lui. Zaïd est le fils de Muhammad. » Il lui donnera pour femme la très belle Zaïnab. Mais, un jour, Muhammad est allé chez son fils adoptif et, en l'absence de ce dernier, c'est Zaïnab qui sort. Le Prophète, qui a vu un superbe corps et une chevelure défaite, est revenu chez lui en disant « Seul Dieu détient la puissance ». Aïcha, alors âgée de douze ans, ne comprenait pas ce qui arrivait à son mari qui ne dormait plus et qui semblait profondément chagriné. Mais voici qu'un jour le Prophète lui dit que Gabriel l'a autorisé à se marier avec Zaïnab. Un problème mérite d'être soulevé : lorsque l'on convertit par la parole, défaire sa parole reste interrogeable. Aïcha lui aurait alors dit cette phrase : « Dieu s'empresse bien vite à satisfaire tes désirs. » L'adoption sera désormais interdite dans l'islam. La conséquence de cette histoire perdue dans notre société actuelle. Nulle filiation si ce n'est celle du sang.

Pour son mariage avec Zaïnab, Muhammad avait invité beaucoup de convives qui

n'étaient pas pressés de partir, empêchant ainsi Muhammad de consommer son mariage. Le départ du dernier convive coïncidait avec l'appel à la prière. C'est alors que Muhammad a descendu un rideau disant : « C'est un voile entre vous et moi. » Et c'est en lien avec Zaïnab que l'on a demandé aux femmes du Prophète de se distinguer des autres femmes, en n'exhibant pas leurs charmes. Zaïnab est la figure de la femme fatale qui va défaire une parole concernant la filiation et dont l'histoire reste liée à celle du voile.

On peut mentionner également Hafsa, la fille d'Omar, qui deviendra le second calife. Omar était un compagnon du Prophète, homme de sabre et de parole. Rigoureux, doté d'une grande intelligence, il n'en demeure pas moins un grand misogyne. D'ailleurs, il aurait dit à sa fille : « Tu n'as ni la beauté de Zaïnab, ni l'intelligence d'Aïcha, le Prophète te garde parce que je suis ton père. » Terrible dénarcissisation de sa propre chair ! On peut dire qu'Hafsa fut doublement humiliée. L'histoire est la suivante : Muhammad avait invité un roi à se convertir à l'islam. Le roi était resté allusif sur sa conversion, mais il lui a envoyé deux sœurs esclaves, très belles. Muhammad avait pris l'une et a donné l'autre à son poète, Hassân. Cette esclave, Maria al-Qibtiyya (Maria la Copte), restera la concubine. Muhammad ne l'affranchira que lorsqu'elle mettra au monde un garçon, Ibrahim. Donc, l'histoire dit que Hafsa rentre un jour chez elle plus tôt que de coutume et que voit-elle ? Son époux avec Maria dans son propre lit ! Le prophète lui demande de ne pas répéter ce qu'elle a vu. Or, elle divulgue ce secret. D'où la fureur du Prophète à son encontre et les réprimandes de son père.

On peut dire qu'avec le Prophète, toutes les pulsions sexuelles de l'homme sont satisfaites et que la religion prend appui là-dessus.

Il y eut aussi Oum Salama, d'une beauté éblouissante et d'une grande intelligence. Le Prophète avait demandé sa main à deux reprises, mais elle s'était refusée à lui en expliquant qu'elle avait promis à son défunt mari de ne pas se remarier. Finalement, on va lui rappeler que son époux lui aurait dit : « Si un meilleur parti se présente, il faudra l'accepter. » Le Prophète étant évidemment un meilleur parti, elle a fini par l'épouser.

À sa mort, le Prophète a laissé neuf femmes et des concubines. Peu de temps auparavant, il avait proposé à ses femmes ce choix : soit elles ne contractaient pas de nouveaux mariages après sa mort et, alors, elles le rejoindraient auprès de Dieu comme Mères des croyants, soit elles se séparaient de lui de son vivant afin de pouvoir se remarier, mais sans possibilité de figurer parmi les



Houria Abdelouahed (Ph. J. Lebrun)

Mères des croyants. Une seule femme (Fâtima bint ad-Dahhâk) a opté pour le second choix. Elle se se remariera après la mort du Prophète. Aujourd'hui, ce serait impensable.

COMME UNE LOUVE

En ce qui concerne sa fille Fâtima, Mahomet aurait dit : « On n'hérite pas du Prophète. » Aurait-il dit la même chose à un fils ?

Fâtima avait perdu sa mère à six ans. Son prénom veut d'ailleurs dire « la sevrée » ou encore « la chamelle immolée », comme s'il y avait une dimension sacrificielle présente d'emblée. Le jour où le Prophète a nommé ses épouses « les mères des croyants », Fâtima dit : « Si elles sont les mères des croyants, que suis-je alors ? » Et Muhammad de répondre : « Si elles sont les mères des croyants, tu es ma mère. » Elle devient donc la mère de son père. À la mort du Prophète, en demandant sa part d'héritage, Fâtima voulait en fait reconquérir sa place de fille et élaborer un travail de deuil, le deuil du père. Abû Bakr aurait dit : « J'ai entendu le Prophète dire qu'on n'hérite pas d'un Prophète. » Il ne faut pas oublier qu'Abû Bakr et Omar avaient, chacun, demandé la main de Fâtima et que le Prophète la leur avait refusée. S'ajoute à cela que la fille d'Abû Bakr et celle d'Omar – Aïcha et Hafsa – étaient les belles-mères de Fâtima. La dynamique conflictuelle, pulsion-

nelle et psychique est très complexe. Et Fâtima mourra mélancolique, comme une louve, dira Louis Massignon. C'est l'histoire d'une injustice faite à la fille qui ne rêvait de l'héritage que pour trouver ou retrouver une place dans la génération. Cela dit, Fâtima était précieuse car elle a engendré les petits-fils de Muhammad.

Comment les hommes perçoivent-ils votre approche ? Et comment les croyants perçoivent-ils votre travail ?

Jusqu'à présent, j'ai travaillé sur la question de l'image à partir des textes de la mystique, en particulier d'Ibn Arabi, et de l'esthétique. Je pense que le travail sur l'immense corpus mystique m'a protégée de la violence du théologique. Ce n'est qu'aujourd'hui que je commence le travail sur les profondeurs effrayantes. Et je ne sais pas quelle va être la réaction du public masculin arabo-musulman et celle du public dans son ensemble. Je pense que selon que l'on est homme ou femme, on ne parle pas de la religion et de l'islam de la même manière, car on ne parle pas depuis la même place. Mais nous avons intérêt à affronter notre passé et à repenser les fondements de notre identité pour pouvoir construire notre avenir. ■

Houria Abdelouahed, franco-marocaine, est psychanalyste et maître de conférences à l'université Paris 7. Jacqueline Caux est cinéaste et écrivain.